

La conservation-restauration, une exigence d'interdisciplinarité

Dossier sur l'interdisciplinarité paru dans *Culture et recherche*, novembre-décembre 1998, p. 4-6

SÉGOLÈNE BERGEON

La restauration des œuvres d'art n'est pas un thème abordé dans NSS. En revanche, à la lecture de ce texte, il s'avère que les questions que se posent les spécialistes de ce domaine ont, elles, des similitudes frappantes avec celles qui sont au cœur même de la démarche de notre revue. Cette convergence est intéressante en ce qu'elle traduit le caractère général et donc fondamental de ces questions. Ce texte se présente donc comme une contribution à une problématique générale concernant la recherche interdisciplinaire finalisée. C'est la raison pour laquelle il est présenté ici.

SÉGOLÈNE BERGEON,
Conservateur général
du patrimoine
pour le ministère de la Culture
et de la Communication
mission de la Recherche
et de la Technologie
Fellow of the IIC
Sous-direction de l'inventaire,
10-12, rue du Parc-Royal
75004 Paris, France
Tél. : 01 40 15 73 00.
Fax : 01 40 15 76 76.
sandrine.maillou@culture.fr

Recherche ou service, recherche fondamentale ou appliquée, aspects cliniques et recherche expérimentale, toutes ces notions ambiguës pour certains, peuvent conférer de l'opacité au sujet. Un choix clair des moyens en hommes et en matériel à affecter à la recherche en restauration et des structures à mettre en place suppose une clarification préalable de ces notions, encore faut-il que soit aussi cerné le domaine dit de la restauration (*encadré p. 61*).

Un rappel de quelques définitions

Le mot restauration est traditionnellement générique en langue française et couvre la prévention et les traitements, domaine aussi souvent appelé conservation matérielle. La recherche en restauration comprend donc tout ce qui fait faire des progrès à la prévention, c'est-à-dire la mise au point d'atmosphères qui permettent de diminuer la vitesse et l'ampleur de l'inévitable dégradation des biens culturels (filtres, revête-

ments sains, caisses isothermes et anti-chocs, etc. sans oublier la recherche sur les flux de visiteurs et leurs incidences). La recherche en restauration comprend aussi tout ce qui conduit à des progrès en matière de traitements relatifs à la survie physique du patrimoine culturel (adhésifs, inhibiteurs de corrosion, etc.) et tous les traitements à finalité esthétique afférents à la lecture de l'œuvre¹, d'une part les méthodes de nettoyages (aux solvants, au laser, aux ultrasons...) et d'autre part les méthodes de complément de formes (avec des résines plus ou moins chargées, des pigments et des liants et selon des systèmes colorés variés), domaine appelé en toute rigueur réintégration mais souvent de nos jours, à tort, restauration.

Les trois contraintes

La contrainte habituelle de toute activité de type médical est l'efficacité de la mesure et l'innocuité pour le sujet traité ; la restauration du bien culturel ajoute une contrainte supplémentaire, celle de la réversibilité ; spécifique à la conservation-restauration du patrimoine, ce principe, complexe, interprété au sens strict ou élargi² est lié au temps car la longévité du patrimoine culturel n'a pas de commune mesure avec celle des êtres humains. Le fondement de ce principe est la foi dans le progrès tant des matériaux disponibles que des méthodes de diagnostic ou de contrôle du travail, mais l'exigence de réversibilité³ est souvent lourde et surprend de prime abord les personnes extérieures aux divers métiers de la restauration dont elle est la caractéristique spécifique. Naïvement certains imaginent, comme au XIX^e siècle, que les matériaux et les techniques apportés pour consolider une œuvre doivent être les plus solides possibles, ce qui éthiquement est condamnable ; la vraie difficulté de la restauration est d'apporter un certain soutien, mais plus fragile que l'original, afin que cet apport neuf n'impose pas sa propre dégradation à l'original.

Cet article reprend les grandes lignes de l'article de S. Bergeon, M. Berducou et P. E. Nyeberg « La recherche en conservation-restauration : pour l'émergence d'une discipline » in : *Techné* 6, 1997, 104-110 et développe les prémices d'une réflexion amorcée en 1994 par S. Bergeon dans « La formation des restaurateurs : niveaux, interdisciplinarité et recherche en conservation-restauration » in : *Table ronde sur la formation professionnelle du conservateur-restaurateur d'œuvres d'art en Europe*, Atti del Convegno internazionale, Villa Manin di Passariano, 30 settembre-1 ottobre 1994, Regione Friuli, 1994, 25-31) et poursuivie en 1995, S. Bergeon « La formation des restaurateurs à l'Ifroa (Paris) : spécialisation, interdisciplinarité et recherche », *Colloque Giovanni Secco Suardo*, Bergamo, 1995. Une version en a par ailleurs été publiée dans le bulletin de la mission de la recherche et de la technologie du Ministère et de la culture et de la communication, *Culture et Recherche* 69, nov.-déc. 1998.

¹ On peut objecter que la plupart des traitements nécessaires à la survie physique des œuvres (que certains appellent de conservation) ont des effets esthétiques plus ou moins subtils.

La triple nature expérimentale, interdisciplinaire et finalisée de la recherche en restauration

Ce n'est pas déprécier la recherche en restauration que de la qualifier de finalisée et d'expérimentale comme la recherche médicale : ce n'est pas une recherche cognitive dont le but serait l'acquisition de connaissances sur les matériaux de l'objet et les méthodes de sa fabrication, mais elle consiste, grâce à des expériences représentatives de la réalité, en une vérification, et une démonstration, souvent très difficile⁴, de l'efficacité du traitement et surtout de la non-dégradation ou du respect de l'intégrité physique du bien culturel (de sa surface, de sa structure...) y compris de sa patine⁵.

La recherche en restauration est aussi interdisciplinaire⁶ : en recherche comme dans l'exercice quotidien de la restauration, il est essentiel que les acteurs des diverses disciplines (au sens universitaire, et non pas artistique, du terme) en jeu puissent échanger leurs hypothèses et raisonnements, pendant toute la durée du travail, afin d'aboutir à un résultat dit intégré, prenant compte des divers aspects du sujet, tant historiques et esthétiques que physico-chimiques ou biologiques et enfin la faisabilité du procédé ; il est contre-productif de travailler de manière pluri- ou multidisciplinaire, ou chacun œuvre sur une hypothèse de ses interlocuteurs dans le couloir de sa compétence : le produit final n'est qu'une confrontation ou une juxtaposition de résultats individuels, non validés par les partenaires.

Comme en médecine, le point de départ de la recherche est souvent un ensemble d'observations cliniques du restaurateur qui a une connaissance sensible et technique des œuvres et dont l'expérience irremplaçable pose le problème, au fil du temps, des liens de cause à effets des altérations et des traitements. Dans l'équipe interdisciplinaire, le restaurateur est aussi le garant de la faisabilité technique du procédé. Au scientifique revient, non pas de préférer

un simple conseil lointain et un peu condescendant sur la base de ses connaissances générales, mais de faire la preuve de l'efficacité, de l'innocuité et de la réversibilité du traitement, c'est-à-dire la mise au point de tests reproductibles de mise en évidence du respect de ces trois contraintes. L'historien d'art ou l'archéologue assure le respect du message du bien culturel, la prise en compte de ses valeurs esthétique, historique, d'ancienneté et de sa valeur d'usage, au sein d'un projet culturel de mise à la disposition du public (monument, musée archéologique, ethnographique ou de beaux-arts...) : il est le garant de l'intégrité, au sens global et plus seulement technique, du patrimoine.

Quand le « service » en sciences devient de la recherche fondamentale en sciences humaines

L'étiologie ne précède pas toujours, en médecine, la découverte de méthodes de guérison, cependant la recherche des causes des maladies fait progresser les traitements et permet en général la mise au point de formules pharmaceutiques salvatrices et bien dosées. De même en restauration, la connaissance de la matière constitutive et des techniques d'élaboration des émaux, du verre, de la peinture, etc. ainsi que la bonne connaissance des altérations sont des préalables⁷ très utiles à une stratégie de prévention et au choix des traitements qui ne résultent plus de l'empirisme.

À côté des textes anciens, l'autre source essentielle de cette connaissance est l'analyse physico-chimique de la matière : ainsi l'activité dite « de service » des laboratoires, si souvent décriée par les scientifiques parce qu'elle n'est pas de la recherche (il s'agit en effet, d'analyses ponctuelles qui ne sont pas de la recherche en sciences physiques⁸), est de la recherche en sciences humaines et même fondamentale, en archéologie ou en histoire de l'art, car elle a pour but

² La réversibilité chimique d'une résine au sens strict est la solubilité de celle-ci dans le solvant de mise en œuvre : cette exigence condamnerait toutes les résines modernes même thermoplastiques. Au sens élargi de réversibilité de fait, celle-ci caractérise les ajouts faits à une œuvre lors d'une restauration de sorte que l'on peut les enlever sans aucun dommage pour l'original, cf. S. Bergeon « La terminologie en conservation-restauration : confusion et incidences » in : *Tutela del Patrimonio Culturale*, Bergame, 1998 note 34. Un séminaire a eu lieu sur « *Reversibility* » au British Museum en septembre 1999, (Actes à paraître).

³ Au nom de la réversibilité, on ne peut par exemple soumettre à des rayonnements fortement ionisants une sculpture qui aurait été refixée avec des résines thermoplastiques au risque de transformer celles-ci et de les durcir.

⁴ Il s'est écoulé trente ans entre les premiers travaux fondamentaux sur les solvants et la peinture (vers 1960) et les observations scientifiques précises sur leurs effets sur une couche picturale.

⁵ La « patine », en toute rigueur, désigne les effets du passage normal du temps sur la matière. On appelle « patine d'utilisation » les traces laissées par l'usage que les hommes font d'un bien culturel.

Quelques précisions de vocabulaire

En langue française on distingue la conservation qui est la responsabilité globale administrative, financière et scientifique, assurée par les conservateurs, de la conservation matérielle qui rassemble toutes les mesures de prévention et de traitement, assurée par les restaurateurs et des ingénieurs du climat.

Le mot « réintégration », mis à l'honneur à l'Institut central de restauration de Rome dès sa création un peu avant 1940, s'est imposé peu à peu pour exprimer divers traitements des lacunes afin de les « intégrer » dans la composition d'ensemble, (cf. C. Brandi « *Il restauro dell'opera d'arte seconda l'is-*

tanza estetica o dell'artisticità » in : *Bollettino dell'Istituto Centrale per il Restauro* 13, 1953, 3-8).

L'habitude est si grande de désigner par restauration en réalité la retouche dans la culture de la conservation-restauration des monuments historiques, en France, assez différente de celle des musées, que le mot dé-restauration signifie aux Monuments historiques la suppression de la retouche, (cf. J. Kagan « Dé-restauration de restaurations du début du xx^e siècle à propos d'Yperman en Bourgogne » (107-124) et V. Juhel « Exemples de dé-restauration en Normandie » (125-130), in : *Les anciennes restaurations en peinture murale*, Journées d'étude de la SFIIC, Dijon, 25-27 mars 1993 et

dans ce même volume réfutation de cette expression qui ne connaît qu'un usage français dans S. Bergeon « Quelques aspects historiques à propos de restaurer ou dé-restauration les peintures murales » (9-30)).

Pour plus de précisions, voir S. Bergeon *Science et Patience*, RMN, Paris, 1990 (note 1, page 13) ; S. Bergeon « La terminologie en conservation-restauration : confusion et incidences » in : *Tutela del Patrimonio Culturale*, Bergame, 1998 (note 34, 41-57) ; S. Bergeon « Restauration quand tu nous tiens ! » in : *L'Amour de l'Art. Hommage à Paolo Cadornin*. ed. Th. A. Hermanès, H. C. von Imhoff, M. Veillon, Charta, Milan, 1999, 55-71.

l'accroissement des connaissances⁹ dans la branche spécifique de l'histoire de l'art qu'est l'histoire des techniques.

La connaissance précise des phénomènes d'altération permet souvent de mieux prévenir et traiter l'objet dégradé : l'investigation fine de la structure de la matière et l'évaluation de la cinétique du vieillissement peut exiger dans certains cas des moyens puissants qui relèvent alors de la recherche en sciences physiques, celle-ci étant qualifiée de fondamentale lorsqu'il y a accroissement de la connaissance des matériaux du patrimoine et de leur transformation.

Scruter la matière exige quelquefois l'adaptation au patrimoine culturel de méthodes d'analyse bien connues dans d'autres champs comme le domaine alimentaire, spatial, aéronautique, etc. Les contraintes patrimoniales qui définissent les conditions d'application d'une telle recherche sont la parcimonie d'échantillons disponibles (en taille et en nombre) et les effets séculaires de l'interpénétration de matériaux intimement liés : ces contraintes induisent une recherche scientifique dite autrefois appliquée et plutôt qualifiée de nos jours de finalisée.

Les exigences pendant la recherche

L'interdisciplinarité suppose la constitution d'une équipe de partenaires, d'une part à parité de responsabilité et de considération et d'autre part, usant d'un vocabulaire commun, ce qui signifie des efforts non négligeables des diverses parties.

Au cours de cette recherche, chaque membre de l'équipe est indispensable et a une responsabilité propre ; personne ne doit penser à remplacer l'autre : un scientifique n'a pas la connaissance sensible de la matière qu'a le restaurateur ni le réflexe culturel de l'historien chargé du projet global ; le métier du restaurateur ne consiste pas à jongler avec les produits chimiques ni à être le spécialiste du microscope électronique à balayage ; l'historien ne peut avoir la même connaissance intime de la matière que ses deux partenaires. L'essentiel est d'être convaincu que chacun est important et irremplaçable. De plus, un certain temps est nécessaire pour l'acquisition d'un vocabulaire commun et précis : le dialogue sera alors fructueux et la recherche utile. Que de temps gagné, que de fausses pistes épargnées, que de machines inutiles économisées si la modestie était de mise de tous côtés!

Puis, comme dans toute recherche expérimentale, l'équipe définit un protocole : un modèle (ou une succession de modèles) est choisi, viable, représentatif et rigoureusement construit ; les expériences sont faites puis évaluées et les résultats validés par tous les membres de l'équipe, chacun dans sa sphère de compétence. On ne peut nier que les temps d'élaboration de ces deux phases qui requièrent le consensus de tous, sont beaucoup plus longs que s'il s'agissait d'une simple recherche de laboratoire dans une seule discipline.

Nul n'imaginerait en médecine une première expérimentation sur l'homme : il devrait en être de même du patrimoine ; nul ne devrait concevoir d'appliquer un procédé nouveau sur une œuvre capitale. La prise en compte du caractère non renouvelable du patrimoine culturel est l'équivalent du respect de la vie humaine. La mise en situation réelle ou « dernière expérimentation avant la mise sur le marché » n'est permise qu'après un long processus d'affinement des modèles et d'amélioration permanente des contrôles d'efficacité, d'innocuité et de réversibilité.

Les causes de l'insuffisance de la recherche en restauration sont nombreuses. Mal définie, la recherche en restauration n'est pas attractive. Dépréciée parce que finalisée vers un but et non libre de toute contrainte comme la recherche de la connaissance (ou fondamentale), la recherche en restauration est pourtant aussi noble vis à vis du patrimoine culturel que la recherche médicale vis à vis de l'homme. Interdisciplinaire par nature, la recherche en restauration met le chercheur dans l'inconfort d'une multiple évaluation et ne permet pas le développement linéaire classique d'une carrière. Une telle recherche exige aussi la parité de position des restaurateurs, historiens et hommes de laboratoire ; elle est aisément menée dans des institutions où sont intégrés ces divers partenaires dans un quotidien interdisciplinaire ; la prestation de service convient bien à l'analyse de laboratoire courante et répétitive ou à l'intervention de restauration mettant en jeu des procédés habituels et déjà testés, mais guère à la recherche.

Après une longue période d'injuste dénigrement, due à une évidente absence de connaissance véritable du sujet, l'heure de la requalification de la recherche en restauration est arrivée. La reconnaissance de la spécificité de la recherche en restauration paraît clore la lente émergence de la restauration comme une discipline autonome qui a déjà ses praticiens et son histoire depuis près de deux siècles, qui a plus récemment élaboré sa déontologie et sa formation, mais dont les travaux de recherche universitaire lorsqu'ils existent, relèvent encore tantôt des sciences humaines tantôt des sciences physiques, non pas selon la nature du sujet, mais selon la formation de base de l'auteur de la recherche. Cette oscillation trahit un trouble ; la restauration n'est pas reconnue en elle-même, trop souvent considérée soit comme relevant exclusivement de l'art où l'on croit que chacun est compétent, du journaliste à l'homme politique, soit comme relevant exclusivement de la science et alors confiée aux seuls laboratoires dont on croit que l'évidence des compétences s'impose à tous.

Cerner la spécificité de la recherche en restauration contribue à la reconnaissance de la restauration comme discipline autonome avec ses professionnels, leur formation et leurs statuts, son cadre d'action et sa prospective.

⁶ Sur l'histoire de l'interdisciplinarité et la différence avec la pluridisciplinarité, cf.

S. Bergeon « La interdisciplinariedad en la conservacion-restauracion de los bienes culturales » in : *Restauracion Hoy*, Bogota, 8, novembre 1995, 14-26 et S. Bergeon « Vers un vocabulaire commun de la conservacion-restauracion des biens culturels : valeur d'usage et interdisciplinarité » in *Musées et collections publiques de France*, 217, 1997-4, 61-77.

⁷ On peut citer en peinture, de manière continue, et plus récemment en matière d'émaux, des secteurs d'importants travaux d'analyse du Laboratoire de Recherche des Musées de France (Rapports d'activités du Laboratoire et *Techné* n°7, 1998).

⁸ Les analyses d'un laboratoire de service ne requièrent, en fonctionnement courant, qu'un personnel de formation moyenne.

⁹ Sur la notion de recherche fondamentale (ou de la connaissance) et appliquée (ou finalisée) consulter J.-F. Picard *La République des savants. La recherche française et le CNRS*, Flammarion, Paris, 1990 (p. 27, p.210 et p. 253).